

li 2 m 11-7

MEMOIRES ET DOCUMENTS DE GÉOGRAPHIE

HISTOIRES DE GÉOGRAPHES

Textes réunis par Chantal BLANC-PAMARD

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

15, quai Anatole France — 75700 PARIS

1991

930830

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° 37453 ex. 4

Cote B

09 MARS 1992



B4
BLA

1866

LE FIL DES APPARENCES

Jean-Yves MARCHAL

« Je me rends compte que ce que les autres savent de nous se réduit à un seul aspect, particulier, de notre caractère. Nous ne présentons qu'une face de notre prisme, différente pour chacun. Toutes mes observations m'ont invariablement conduit à cette constatation ».

L. Durrell, *Justine*, éd. 1959,
Livre de poche : 202.

IL est des choses que l'on dit ; d'autres que l'on écrit. A cet égard, l'intimité n'a pas à être écrite. Il faut la préserver.

Ce qui a été exposé un après-midi d'hiver, à quelques collègues et amis, ne saurait donc être transcrit dans son intégralité.

Le titre : le fil des apparences, veut dire que, derrière une vie professionnelle que je peux présenter, linéaire, il existe autre chose et que c'est de cette autre chose que j'aimerais aussi un peu parler. L'exercice est difficile. Il oscille entre l'auto-portrait, qui peut être l'auto-mise en pièces et le discours qui, avec le recul sur une vingtaine d'années, peut être présenté d'une manière lisse, reconstruite, gommant tous les hoquets. Une apparence d'assurance. Je n'ai ni envie de me défigurer, ni envie de raconter une histoire biaisée. Ni trop envie de me prendre au sérieux. Alors ?

Alors, j'ai quarante-cinq ans qui sonnent et cela fait vingt-trois ans que je pratique un métier, avec salaire à l'appui, métier qui a beaucoup à voir avec une géographie tropicale. Celui à qui je dois ce métier et le statut social de « chercheur » qui lui est lié, s'appelle Gilles Sautter. C'est lui qui m'a permis d'entrer à l'ORSTOM en octobre 1964. C'est lui qui a été mon directeur d'études puis mon directeur de thèse. C'est lui qui m'a demandé si je ne voyais pas d'inconvénient à partir à Madagascar, en 1965, quand je disais vouloir partir en pays Senoufo (nord Côte d'Ivoire). C'est encore lui qui m'a trouvé un petit paradis, en 1969, où j'ai pu m'ébattre durant sept années. Je parle de la Haute Volta devenue Burkina Faso. C'est avec Gilles Sautter que j'ai appris, ayant une simple licence d'Histoire-Géographie en poche, à comprendre les sociétés et les situations qu'il m'était donné d'étudier, à réfléchir sur les connaissances acquises et à rendre compte de ce dont j'avais été témoin. J'ai vraiment été un élève de Sautter. Quand je suis entré à l'ORSTOM, il avait l'âge que j'ai aujourd'hui. Avec lui, la relation a été double : d'une part, le patron, directeur d'études, comme je l'ai dit, avec qui l'on parle d'un manuscrit et, d'autre part,

le manager d'une équipe dont j'étais membre, l'entraîneur qui réunissait chaque année les petits jeunes et, pour l'occasion, préparait un document sur un thème ou sur plusieurs thèmes. Je détiens toujours un certain rapport dit de conjoncture de l'automne 1968 et un texte de 1971 qu'il m'est arrivé, encore tout récemment, de photocopier et de distribuer à quelques-uns, à leur demande.

Cela dit, vous détenez déjà le bout d'un fil que je peux dérouler. Sur un quart de siècle; il y a effectivement une continuité. Mais il y a aussi beaucoup de questionnement. Il y a quelqu'un qui interroge et s'interroge. Alors laissez-moi vous conduire.

Je vous propose la visite de mon atelier. Je ne parle pas de musée ni de galerie mais bien d'un atelier, où les choses se font et se défont, où l'on peut toujours aller rechercher une toile, la regarder différemment selon le moment, éventuellement la reprendre. Parmi les tableaux, anciens et récents, j'en choisis six.

Le premier est à part. Il pourrait s'appeler *déplacements dans l'imaginaire* ou *courrier sud*, en référence à Saint-Exupéry. Les quatre suivants correspondent bien à des événements réels. Dans le catalogue, ils apparaissent comme suit, dans l'ordre : Madagascar, le village allongé sur la colline ; H.V. (Haute Volta), la terre de Yadega ; Mexique, le pays de derrière les nuages ; France, la quatrième dimension (inachevé).

Enfin, le sixième est aussi particulier que le premier, bien que d'un autre genre. Nous l'appellerons : *l'embarquement pour s'y taire*.

Courrier sud

A proprement parler, ce n'est pas un tableau. C'est un collage, du type album-souvenir, avec des photos jaunies, des cartes aéronautiques, des dessins représentant des paysages lointains.

C'est la jeunesse et l'adolescence encadrées de deux grands-pères, d'un père et d'un oncle qui, tous, avaient voyagé ou continuaient de voyager. Toujours absents, toujours ailleurs. Les femmes, elles, étaient présentes et attendaient. La marine et l'aviation se croisaient, alimentaient les conversations, me faisaient rêver. Pêle-mêle : les cartes postales du Japon ramenées d'un voyage de « La Jeanne », les lettres de Madagascar (datant de « la conquête »), les noms jetés dans les réunions de famille : Yokohama, Bizerte, Alger, Oran, la Crimée, la Syrie, Bamako, Dakar, Brazzaville auxquels répondaient les noms d'escales d'où revenaient père et oncle : Bangkok, Anchorage, New-York, Gander, Seattle. Très tôt, j'ai pu contempler des photographies aériennes obliques prises dans le sud marocain, ai déroulé les cartes d'Afrique, regardé des mappemondes (fussent-elles publicitaires, couvertes de décorations évocatrices plaquées sur les continents). Au retour de chaque voyage de mon père, photos, films et objets divers entraient dans la maison. Comment, dans ces conditions, ne pas devenir curieux ? J'ai pu, jeune, « monter dans les avions », voir les villes devenir toutes petites puis, une fois adolescent, bénéficier de billets

à tarif préférentiel pour partir, à mon tour : l'Europe et aussi les paysages désertiques de la Perse.

Passons sur les années. Au début des années 1960, c'est l'indépendance des pays africains, celle de l'Algérie incluse. Des gens de ma famille étaient nés et avaient vécu dans ce pays. Fort de la lecture des *Chroniques algériennes* (A. Camus) j'essayai d'entrer dans les conversations. Je passe le Bac, commence (dix jours) une prépa d'Agro, me retrouve à l'Université, m'abonne à *Croissance des Jeunes Nations*, suis subjugué par les cours de P. Monbeig. A l'Institut de la rue Saint-Jacques, les choses s'accélèrent. Je rencontre Jean-Paul Gilg qui avait déjà fait un tour au Tchad et me présente à Gilles Sautter. Vous connaissez la suite.

Après un an de formation à la recherche africaniste (1964-65), je pars à Madagascar, île à propos de laquelle je ne connais rien. Mes notes de cours restent dans une cave parisienne. Je pars accompagné d'une épouse qui, elle, discrètement, s'est préparée à l'Amérique andine avant de fabriquer un bébé. Salaire oblige ; c'est l'île rouge qui l'emporte. J'y suis fin 1965.

Le village allongé sur la colline

(Madagascar : novembre 1965 - juillet 1968)

Ce tableau-là, c'est d'abord un paysage de plateaux bosselés et sans arbres, dominés par quelques reliefs qui ferment l'horizon. C'est le pays des vastes espaces couverts par la prairie et traditionnellement livrés à l'élevage extensif. Cela s'appelait Moyen-Ouest. En 1965, c'était devenu une contrée d'immigration, grâce à la présence de multiples vallons offrant de bonnes conditions à la riziculture. D'où le thème d'étude qui est devenu le mien : la colonisation agricole des terres neuves et, plus précisément, un champ de recherche, défini par P. Gourou, G. Sautter et J.-P. Raison, sur les migrations le long d'un axe Antsirabe-Miandrivazo.

Nous étions trois. Marc Bied-Charreton s'installait à l'est, Jean-Pierre Raison à l'ouest et moi au milieu, dans le canton d'Ambohimambola. Là, j'ai appréhendé, dans un premier temps et sur la base d'une monographie de terroir, les processus d'installation des immigrants, l'élaboration d'un paysage humanisé par les aménagements agricoles et l'évolution des structures agraires, sur une quarantaine d'années. Dans un second temps, j'ai étendu l'enquête à l'ensemble d'une petite région.

Je précise que c'était un terrain neuf. Mis à part les cahiers de recensement administratifs, pas de chiffres, pas d'études. Rien. D'où la joie de la découverte : être enfin là à essayer de comprendre l'étrange. C'était l'initiation au terrain (quinze jours par mois) pendant que femme et bébé attendaient à Tananarive. Premier point dont j'ai souvenir et que, jamais, je n'ai retrouvé ailleurs c'est que la présence d'un chercheur indépendant est difficilement tolérée à Madagascar, et par l'administration qui n'a pas demandé d'étude,

M A T I O U E S

et par les cultivateurs qui ne comprennent pas l'intérêt brusquement porté à leurs conditions de vie. Un étranger (*vazaha*) ne vient pas mesurer des champs pour le seul plaisir de reporter des chiffres dans un carnet ou, encore, de raconter dans un livre ce qu'il a vu.

On n'imagine pas en Europe à quel point tout étranger qui pénètre dans un village suscite la méfiance générale et se fait éjecter au moindre geste suspect. G. Condominas, 1961 : 151-152.

Je ne suis jamais parvenu à apaiser l'inquiétude des paysans du village allongé sur la colline (traduction littérale de Antanety Ambohidava) qui, ayant mis en valeur des espaces vierges, ne possédaient aucun titre de propriété garantissant leur patrimoine foncier. La méfiance était d'autant mieux fondée que je cheminais sur leur terroir muni d'un matériel de topographie et que toutes leurs parcelles étaient mesurées.

Cela dit, les autres souvenirs se rapportent au travail réalisé : neuf mois de levé à la planchette pour disposer de données chiffrées relatives aux exploitations agricoles et au système cultural local et établir, par la suite, des budgets familiaux. De l'étude ponctuelle (la monographie), la démarche m'a conduit à l'inventaire des terroirs voisins de celui d'Antanety Ambohidava pour constituer un dossier aussi complet que possible de la condition paysanne sur une terre de colonisation. Dans cette seconde phase, l'enquête a porté sur une cinquantaine d'unités territoriales rattachées chacune à un hameau. Chaque fois, les entretiens ont porté sur les thèmes de la mise en valeur agricole et de la commercialisation des produits et, muni de photographies aériennes, j'ai parcouru l'espace exploité par la communauté pour en dessiner les limites, ce qui a permis par la suite d'effectuer toute une série de mesures permettant, entre autres, le calcul des densités par rapport aux superficies cultivées et de disposer d'une somme d'informations sur une petite région de Madagascar.

Indépendamment de l'objet de l'étude, ce qui m'est apparu durant cette recherche (février 1966-mai 1967), c'est cette envie presque irrésistible de déplier l'espace, c'est-à-dire d'adjoindre à l'analyse de détail d'autres analyses de détail, de proche en proche, et de mesurer les différences. Et de ne pas vouloir généraliser. De montrer le multiple, l'ensemble n'étant qu'une composition de différences. Et de s'interroger sur ce que révèle chaque position. Pendant que je travaillais à Ambohimambola, une enquête menée par le B.D.P.A. se tenait non loin de là. Elle avait pour finalité de reconnaître des situations moyennes et, pour ce faire, des questionnaires rentraient chaque soir que le responsable dépouillait, lui étant resté sur place pendant que des enquêteurs oeuvraient le jour durant. Je n'aime pas ce type d'enquête.

Ce qui est venu aussi, durant cette première expérience de recherche tropicale, c'est l'envie de cumuler l'information, caractérisant les mêmes lieux, sur plusieurs décennies puis de réaliser des cartes que j'appellerais *strates de temps* ayant pour but de montrer le changement, l'évolution, ne serait-ce que par rapport à la *densification de l'espace*, pour reconstituer l'histoire des établissements humains et tenter une certaine archéologie du paysage. Tout cela était lié à l'idée de prendre le présent comme point de départ pour tenir le fil du passé, pour remonter le temps. J'ai passé, à Ambohimambola, autant de mois à reconnaître les anciens sites fortifiés de la colonisation *merina* du XIX^e siècle qu'à faire

des calculs de rendements en riz et en manioc sur la période d'observation qui était la mienne.

Au bout de ce premier chemin, après avoir terminé la rédaction d'un texte sur la colonisation agricole du Moyen Ouest, j'ai eu peur de ne pas avoir bien rendu compte de la vie des gens dont j'avais été l'observateur, de ne pas avoir été fidèle, d'avoir trahi, en simplifiant, en déformant la réalité. La peur, surtout, qu'on utilise le document contre ces paysans malgaches qui m'avaient livré l'information, pas toujours facilement comme je l'ai dit, mais grâce auxquels je connaissais les superficies cultivées par chacun. A partir du document, l'administration pouvait fort bien calculer un impôt foncier mieux ajusté ou encore demander aux chefs de familles de faire enregistrer leurs propriétés.

J'ignore ce qui s'est passé. Je ne sais pas ce qu'est devenu Antanety Ambohidava depuis vingt ans. Un étudiant de l'université de Tananarive devrait réactualiser l'étude, en ce moment même, sur le thème « terrain ancien, approche renouvelée ». Peut-être serait-ce la seule utilisation faite de mon étude sur le Moyen Ouest.

Celle-ci achevée, j'ai continué la route, vers l'ouest, pour deux étapes : l'une, dans le Betsiriry, à la limite des Hauts Plateaux ; l'autre, à moins de dix kilomètres de la mer : le lac Bemarivo. Ces deux étapes étaient désignées par le Ministère de l'Agriculture de Madagascar. Dans le premier cas, il s'agissait d'une reconnaissance régionale avec inventaire de l'infrastructure routière existante (beaucoup de bacs et de radiers ; circulation difficile), localisation de la population et surtout enquêtes dans les concessions européennes productrices de tabac. Dans le second cas, il s'agissait de répondre à une question technique : faut-il ou non aménager des casiers rizicoles en bordure de la rivière Tsiribihina ?

J'ai entamé la première reconnaissance en compagnie de Jean-Pierre Raison parce que nous nous partagions le travail. Ensuite, j'ai travaillé seul et suis revenu très vite à Tananarive avec une bonne hépatite virale qui m'a conduit à l'hôpital. Jamais, je ne suis retourné dans le Betsiriry. Jean-Pierre Raison a poursuivi seul. Et vous connaissez le résultat de ses recherches ; elles sont publiées à l'Harmattan.

Je ne conserve du Betsiriry que des anecdotes liées aux « figures » que j'y ai rencontrées, qui m'ont accueilli, tous colons français, venus là sans trop savoir pourquoi. L'aventure. Ils ne connaissaient pas le nombre de leurs métayers. Ils avaient connu, un temps, la richesse, mais la culture du tabac ne payait plus, d'où l'enquête demandée. Il s'agissait de savoir si les « acteurs régionaux » étaient en mesure de se reconverter à la culture du coton.

Ils ne s'en souciaient guère. C'étaient des personnages de roman et l'idée m'est venue, une fois à l'hôpital, d'écrire ce qu'ils m'avaient raconté, sous la forme de nouvelles. Je n'ai jamais écrit ces nouvelles. Il y aurait été question de crocodiles attaquant les troupeaux au passage des rivières, de vol de tabac quand celui-ci est dans les séchoirs, de femmes bien entendu, de transports de main-d'oeuvre qu'on se disputait là-bas, au sud, où on la recrutait. Ces gens m'ont ému car ils allaient disparaître. Ils appartenaient à une époque révolue : le soleil couchant. Ils racontaient leur western, étaient très fiers d'avoir créé « leur région » avec leurs seules idées, leur seul argent, leur seule volonté, toute ingérence de l'administration dans leurs affaires étant considérée comme parfaitement incongrue, voire insupportable. J'ai eu ensuite la chance de rencontrer un ancien administrateur de la

France d'Outre-Mer (F.O.M.) qui avait été en poste dans cette région, à Miandrivazo, puis à Belo-sur-Tsiribihina. Lui, m'a raconté, un an plus tard, l'autre face de cette aventure. C'était savoureux. Je garde un bon souvenir du Betsiriry, même si le travail n'a pas été achevé. Aucune nostalgie. Après l'examen de détails : une recherche pas toujours drôle, dans les hameaux d'Ambohimanambola, c'était la liberté de circuler, de voir du pays. C'était saisir une autre dimension, découvrir une autre manière d'enquêter. J'avais une Land Rover et vingt-quatre ans.

A la sortie de l'hôpital, un autre travail sur commande m'attendait. Il fallait repartir pour l'ouest. Cette fois, l'étude s'appelait Bemarivo : un lac situé le long de la Tsiribihina et d'une bourgade élevée au rang de sous-préfecture, Belo.

Des maisons moisies, délabrées ; un bac qui ne fonctionnait pas tous les jours ; des cocoteraies ; la mer pas loin, mais aussi des palétuviers et beaucoup de vase. Autour d'un lac de débordement de la rivière, étaient disposés une dizaine de petits villages *sakalava*. Le problème était de savoir s'il convenait de proposer un cloisonnement du lac par des digues en terre, afin de pouvoir retenir la décrue dans des casiers où l'on produirait du riz. Le type d'étude était donc très socio-économique. Je suis resté un mois sur place et, de retour à Tananarive, ai rédigé en un mois également un petit rapport, en tentant de déborder le strict inventaire par une analyse du système agricole qui, au Bemarivo, était vraiment original puisque les rizières suivaient la décrue et que les cultivateurs dépiquaient les plants deux à trois fois de suite.

Compte tenu de la situation foncière (une rivalité entre les « indiens » *Karany*, qui avaient fait immatriculer à leur nom des portions du lac pour la culture en contre-saison des pois du Cap, et les *Sakalava*, riziculteurs autochtones, qui considéraient le Bemarivo comme leur territoire) et, en conséquence, du degré d'occupation de l'espace qu'en première approximation ce milieu amphibie ne laissait pas soupçonner, je suggérais de ne rien aménager, n'en déplaise aux hydro-techniciens de la société NEYRPIC (filiale de la SOGREAH de Grenoble) qui espéraient voir s'ouvrir un marché pour leurs vannes.

Une fois de plus, je ne sais pas ce que ce projet est devenu. Tout ce que je sais c'est qu'en juillet 1968, en quittant Madagascar — je signale, au passage, que « mon » mai 1968, je l'ai fait dans les bambous et la vase d'un estuaire de la côte ouest malgache —, j'ai reçu une lettre du Ministère de l'Agriculture qui accusait réception du rapport et en tirait la conclusion que l'aménagement projeté ne se ferait pas. J'étais très fier et le suis resté. C'est la seule fois que j'ai eu la certitude d'avoir été écouté des « décideurs ».

De retour en France, je voyais un peu mieux en quoi consistait le métier. J'avais passé un examen, en quelque sorte.

La terre de Yadega

(Haute Volta : août 1969 - juillet 1976)

Littéralement traduit du *moore*, la langue des *Moosi*, ce titre correspond à *Yatênga*. C'est la pleine terre africaine, au milieu des terres chaudes de la zone soudano-sahélienne. Là, une maigre végétation fauve et blanche, tout en bois tourmenté, sur un modelé presque plat, monotone, où les horizons s'estompent dans les brumes, dans la lumière cendreuse. Là aussi, beaucoup de cultures, un cheptel non négligeable et surtout beaucoup d'hommes vivant de façon précaire, attendant la pluie aux rythmes aléatoires.

L'enjeu, défini par le Commissariat au Plan de l'époque, était de rendre compte du système régional qui faisait que les fortes densités de population du Yatênga (75-100 hab./km²) n'étaient pas intéressées par les projets de développement qui leur étaient proposés — on venait d'aménager dans cette région, située à 150 km au nord de Ouagadougou, un périmètre de lutte anti-érosive qui n'était pas entretenu par les villageois — mais donnaient naissance à de forts courants migratoires en direction du sud-ouest du pays et de la Côte d'Ivoire. J'atterrissais de plein pied sur la question du Développement.

Alors, il a fallu le temps ; celui qui permet d'emprunter de multiples chemins : les vrais mais aussi ceux offerts par les différentes disciplines scientifiques, de l'anthropologie à la pédologie, le temps pour agrandir l'espace d'observation jusqu'à l'Office du Niger (Mali), la vallée du Sourou et le Sahel, pour revenir aussi au local puis repartir vers le général ; le temps de comprendre, le temps long de la collecte de l'information. Je me suis égaré dans le Yatênga. Il m'est arrivé de ne plus le comprendre. Séparation, divorce, retour, nouvelle alliance, remise en cause de mes méthodes d'approche.

Et Gilles Sautter veillait. Essayez donc la dimension régionale, disait-il, mais sans perdre de vue le niveau local, comme à Ambohimanambola. J'ai tenté de faire mieux, de démultiplier les échelles d'observation, du terroir à la région, puis de dépasser les marges du Yatênga, en comptant les émigrants autour de Ouahigouya (la petite capitale régionale) et en multipliant les coups de sonde bien au-delà, grâce aux travaux des collègues. Car, en même temps qu'il y avait étude du Yatênga, se déroulait aussi, au moins de 1972 à 1974, une enquête sur les migrations à partir du pays mossi à propos de laquelle je n'étais qu'un élément. Ce fut la première expérience, difficile, de la cohabitation, de l'interdisciplinaire, de la compréhension entre une douzaine de chercheurs. Je m'en suis sorti. Avec des traces. D'autres aussi.

Le temps long de la recherche « yatengaise » s'explique aussi par l'élaboration d'un appareillage de mesures du changement observé entre 1952 et 1973, à partir des photographies aériennes. Beaucoup (beaucoup trop ?) de cartes ont été dessinées : des unités d'exploitation, des parcours pastoraux, des terroirs, des unités de paysage, du secteur rural enfin (120 terroirs autour de Ouahigouya). Et pour chacune de ces échelles d'étude, plusieurs cartes étaient superposées. C'est que, dans ma quête, j'ai été animé par deux idées essentielles :

La première : donner l'exclusivité à la démarche systémique, c'est-à-dire démontrer que j'avais affaire à des ensembles d'éléments ayant des relations mutuelles et se comportant chacun comme un tout, à un certain niveau de perception donné. Cela m'a entraîné à régler constamment l'objectif de l'appareil d'observations et à forger, puis à tester les outils appropriés à chaque type d'analyse, car certaines questions ne peuvent être posées qu'à certaines échelles de perception des phénomènes.

La seconde : à partir du suivi de la dynamique du paysage rural et du système dont il rendait compte, sur une vingtaine d'années (1952-1973), adopter une démarche rétrospective permettant d'accéder au temps long de l'Histoire.

Je voulais comprendre la mécanique, démontrer ce qui se passait. Je voulais montrer que l'émigration n'était pas la solution aux fortes densités de peuplement établies sur des terres pauvres mais que celle-ci participait du corps social, au même titre que la désertification des terroirs n'était que la manifestation d'une utilisation abusive, démesurée que les habitants faisaient de leurs terres, au moins depuis une cinquantaine d'années. Parti du visible, du paysage, je me suis mis à compter les hectares désertifiés, à compter les hommes puis à tenter de pénétrer dans les anfractuosités de la société en passant par l'analyse du système de production.

Dans cette expérience, la lecture des écrits de Georges Bertrand et de Roger Brunet m'a été d'un précieux secours. Et puis j'ai eu la chance d'amener dans le Yatenga, pour quelques heures ou quelques jours, Gabriel Rougerie, Jean Dresch, Paul Péliissier, Gilles Sautter et un certain nombre de collègues qui, n'étant pas tous géographes, m'ont ouvert les yeux sur bien des aspects de cette complexité qu'est la société *moosi*.

Je retiens, cependant, de la connaissance de cette portion d'Afrique quelque chose d'amer. Car, si j'avais démontré le pourquoi de la désertification et de l'émigration, je me trouvais également devant le constat suivant : les groupes de producteurs, qu'ils soient cultivateurs ou éleveurs, étaient dans l'impossibilité d'apporter une réponse collective à la crise du système de production qu'ils avaient engendrée. De plus, l'insécurité alimentaire était devenue telle qu'elle paralysait toute capacité d'initiative individuelle. J'ai essayé de proposer, en pointillés, des solutions. L'Organisme Régional de Développement (O.R.D.) s'en serait, à ce qu'il paraît, inspiré. C'est tant mieux. Mais je n'y crois pas trop car il faut du temps pour changer le cours des choses. Or, dans le Yatenga, il n'est plus temps. J'ai envie de dire qu'il est trop tard, que tout bascule derechef dans le désordre. La désertification est le reflet d'une dérive de la société qui apparaît comme devant se poursuivre. Dans sa dynamique, le paysage est la transcription du désordre qui affecte le corps social. Les terres sont ce que les hommes en font ; elles peuvent s'améliorer ou se dégrader. Dans le Yatenga, elles se dégradent. Et il n'y a pas de miracle à attendre. Les faits montrent que ce n'est pas en associant la culture attelée à la consommation d'engrais qu'on peut obtenir une amélioration des performances du système agricole.

L'amertume s'accroît quand je songe qu'après avoir travaillé avec des agronomes, ceux-ci ne veulent pas comprendre ce que je leur montre. Ils ne voient que ce qu'ils savent et demeurent persuadés que des améliorations sont possibles dans un milieu qui se vide de ses habitants. Alors, puisqu'ainsi sont les choses, continuons. Les projets de développement existent par dizaines ; les migrants s'en vont par milliers.

Quelques mots entre deux tableaux

Le livre rendant compte du Yatênga n'était pas terminé — il fut achevé à l'automne 1983 — que j'avais déjà fait deux sauts de courte durée au Mexique et, auparavant, au Brésil (1982). Ceci m'amène à commenter les conséquences, au niveau de ma recherche, du changement politique opéré en France en 1981.

L'ORSTOM a changé de direction au cours de l'été 1982. L'ancienne direction avait jugé, qu'après quatre années passées en France, je devais repartir « en affectation à l'étranger » puisque *nous sommes payés pour faire de la coopération*. Peu importait le travail en cours et les activités assumées. Je me suis donc préparé (mentalement) à un nouveau départ ; la famille, un peu moins que moi. L'ami Joël Bonnemaïson trouvait, à mon intention, un sujet de recherche aux Nouvelles Hébrides (devenues Vanuatu) quand, par téléphone, j'ai appris *qu'après l'Afrique de l'Ouest, ce serait le Nordeste brésilien*. J'y suis donc parti en reconnaissance après avoir monté un dispositif de travail en association avec Gérard Dandoy. Il y avait un immense espace à étudier : le Sertão qu'il fallait découper en zones homogènes. L'outil était l'image satellite Landsat ; l'enjeu, préparer une série de cartes synthétiques utiles à la planification brésilienne, le tout étant orchestré par l'EMBRAPA (Empresa Brasileira de Pesquisa Agrícola) et, plus particulièrement, par son centre nordestin.

Je passe volontairement sur les prémices d'une opération qui, quoi qu'il advienne, aurait sans doute mal marché. J'insiste, en revanche, sur le fait qu'à mon retour de mission, une nouvelle direction était pressentie et que cette dernière m'a demandé, cette fois, de rester en France pour y créer un nouveau département scientifique. J'ai hésité, puis participé au creusement des fondations de ce qui est devenu le département « Indépendance alimentaire » et me suis rendu compte que la responsabilité de diriger un nombre important de chercheurs de toutes disciplines n'était pas faite pour moi. La direction de l'ORSTOM a alors accepté que je parte au Mexique (le Brésil n'étant plus jugé prioritaire) où un projet d'étude étant en cours d'élaboration, des collègues du CIRAD et de l'INRA avaient demandé une participation de l'ORSTOM. Ce projet, interdisciplinaire, avait pour thème : l'analyse du comportement des producteurs agricoles de la Sierra Madre Orientale face à l'instabilité du complexe ambiant, tant agroclimatique qu'économique. Tout un programme ! D'autres chercheurs de l'ORSTOM sont venus rapidement participer à l'étude.

Le pays de derrière les nuages

(Mexique : novembre 1983 - juin 1985)

Ce titre signifie que le Mexique que je connais est celui du versant au vent de la Sierra orientale. J'ai appris ce Mexique en lisant et en regardant les paysages montagneux, sous la pluie. J'ai rendu compte de ce Mexique-là en préparant, avec d'autres, un livre (publié en décembre 1985) qui se présente comme un atlas régional.

~~CONFIDENTIEL~~

Apprendre le Mexique, cela veut dire que j'étais situé à 1 400 m d'altitude, dans une zone productrice de café et que le café se plaît dans les pièges à brouillard. Il pleut souvent à Xalapa, capitale de l'Etat du Veracruz. Tout y est vert. Dans cette verdure de forêt, de café, de prairie, j'ai essayé de comprendre ce qui organisait l'espace : les *municipios*, ces unités administratives ? Les anciennes paroisses héritières, parfois, des territoires indiens ? Les districts d'encadrement du Ministère de l'Agriculture (SARH) ? Dans la région de Xalapa, sur laquelle portait l'étude, je ne suis pas parvenu à analyser les paysages, à les découper en pièces de puzzle, comme j'avais su le faire en Afrique.

Du Yatenga, je retenais la leçon du multiple et de l'impossibilité d'en rendre compte à partir d'une certaine échelle, celle de la micro-analyse. Au moins ne pouvais-je en rendre compte cartographiquement. Tout se brouillait. Au Mexique, le multiple m'était donné d'emblée, quelle que soit l'échelle. J'avais beau monter sur les sommets, analyser les photos aériennes, rien ne s'offrait pour une mise en ordre. Le multiple était là, sous mes yeux. *Je le laissais flotter, sans l'arrêter par l'unité, en le laissant libre* (M. Serres).

A quoi cela peut-il être dû ? Je tente l'explication suivante, sous toute réserve. Il semblerait que le paysage de la Sierra orientale ne puisse être observé à grande échelle, celle à laquelle j'étais habitué, celle qui me permettait de distinguer plusieurs types d'utilisation du sol dans un petit espace. A grande échelle, c'est un fouillis d'unités, chacune étant une parcelle et chaque parcelle montrant, soit une plante différente de celle de la parcelle voisine, soit des pratiques d'utilisation différentes bien que la plante cultivée soit la même : le cas des parcelles en café (les *fincas*), par exemple. Il est impossible, donc, de distinguer dans le paysage des ensembles de niveau supérieur à la parcelle. Où que l'on porte l'observation, ce que l'on voit c'est une mosaïque inextricable de faciès, des archipels de faciès. Jamais je n'y ai rencontré la moindre facette de paysage, comme à Madagascar ou bien encore en Afrique soudanienne, facette s'entendant comme une portion de versant (la pente fût-elle très légère, par exemple : une portion de glacis) présentant une disposition particulièrement agencée de faciès végétaux associés souvent aux types de sol.

Le modelé volcanique, chahuté, empêche-t-il de lire ces distinctions reconnues ailleurs ? Pour l'heure, je n'en sais rien. C'est d'autant plus irritant que, dans ce milieu montagneux, de partout on voit quelque part, alors qu'en Afrique (nord du Burkina Faso) je ne pouvais lire le paysage qu'en deux dimensions : l'espace-plan, celui des photographies aériennes. Au sol, je ne voyais pas grand'chose. Dans cette partie du Mexique, au contraire, d'un versant à l'autre, il m'était possible d'observer l'agencement des faciès de végétation. Cependant, chaque fois, c'était le fouillis parcellaire qu'il m'était donné d'analyser, même si la réforme agraire était passée par là.

Ceci m'amène à formuler une seconde remarque. Lorsque, localement, le paysage apparaît exceptionnellement structuré (une construction), il est trompeur. Il est en porte-à-faux par rapport à la société locale et au système rural actuel. Il est le legs d'une situation antérieure. Le dispositif agraire que l'on peut enfin lire, que l'on croit pouvoir lire, n'est pas en rapport avec le changement social et économique. Il ne « colle » pas avec l'actualité, comme si le paysage de la Sierra orientale n'avait pas digéré la révolution de 1910. Il ne traduit pas les rapports entre la population et la terre dont cette population

dispose, entre la vie rurale et l'organisation du territoire. Il y a désaccord⁽¹⁾. Chacun comprendra qu'au Mexique, ce que je croyais avoir mis au point, en Afrique, s'est embrouillé. C'est la seule chose dont je sois à peu près sûr.

Enfin, je dois faire part de mon désarroi de ne pas avoir trouvé, dans cette partie du Monde, de terroirs. Il existe autre chose : le *municipio*, l'*ejido*, qui mettent en déroute l'Africaniste car ce sont des structures à dominante administrative qui ne rendent pas compte de correspondances entre groupes sociaux et espaces aménagés. L'*ejido*, par exemple, n'a rien à voir avec un patrimoine foncier dans lequel s'imprimerait l'histoire du groupe qui y vit. Je pourrais encore ajouter qu'à l'inverse de l'Afrique soudanienne où j'avais assisté à un mouvement lent d'expansion continue de l'aire cultivée, au Mexique, c'est la pulsion, la dilatation ou la contraction de l'espace occupé qui a attiré mon attention. Tout bouge au gré de décisions individuelles qui répondent à différents types de marchés. Par exemple, le maïs correspond à Xalapa à l'autoconsommation ou bien au marché local ; la pomme de terre aux marchés local et régional ; la canne à sucre aux marchés régional et national ; l'élevage laitier, à la fois au marché local et au marché international (présence d'une usine de la Nestlé) ; le café, enfin, relève des marchés national et international. Ces différents niveaux de décision exercent des pressions, variables dans le temps, sur ce qu'il est convenu d'appeler les stratégies individuelles. Hier, la canne à sucre dominait ; aujourd'hui, c'est le café. La pomme de terre paie bien ; on en produit de plus en plus au détriment du maïs. Ceci fait que la mosaïque paysagère est saturée de détails. Il n'y est question que de discontinuité, rupture, flou, où chaque élément répond à des incitations provenant de différents niveaux de décision. J'ai longuement cherché l'organisation altitudinale décrite par A. de Humboldt (1804) : « *Nulle part, on ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec lequel les différentes tribus de végétaux se suivent comme par couches les unes au-dessus des autres qu'en montant depuis le port de la Vera-Cruz vers le plateau de Perote.* »

C'est, perdu dans la contemplation de ces lieux mexicains, que Roger Brunet m'a demandé de participer à la rédaction d'un volume sur l'Afrique, intégré à la Géographie Universelle qu'il dirige. Nouveau retour sur Paris et sur l'Afrique.

La quatrième dimension

(France : depuis juillet 1985)

Pourquoi ce titre ? Parce que, cette fois, c'est la dimension continentale ou le regroupement d'ensembles régionaux, qui, avec le géopolitique, sont privilégiés. Après le terroir et la petite région-unité naturelle, après la région-cadre de décision économique,

(1) Ce qui vient d'être énoncé est un plagiat de Sautter et Pélissier, 1970, *Bilan et perspectives d'une recherche sur les terroirs africains et malgaches* : 29.

voici l'Etat ou l'ensemble d'Etats. Voir des organisations spatiales et dire comment les choses fonctionnent au sein de celles-ci, tel est, pour moi, le nouvel enjeu. Mettre en évidence des systèmes régionaux ; montrer des ensembles qui ont une certaine autonomie dans un environnement donné ; montrer aussi ce qui est polarisé, ce qui bouge et s'organise, ce qui dure ou s'évanouit, tout cela est nouveau. Je dois raisonner à un niveau d'observation macro : la quatrième dimension.

Pour ce faire, je ne suis pas seul. Nous sommes une quinzaine à travailler sur le thème Afrique, à nous partager les ensembles régionaux. Mais comment faire oeuvre originale, quand une cinquantaine de livres traitant du continent africain, en totalité ou en parties, sortent chaque année chez les éditeurs français ?

Ce tableau est donc un défi. Je tourne autour du chevalet. J'ai préparé les pinceaux mais pas encore choisi les couleurs. La toile n'est plus crue mais le sujet n'apparaît que sous l'aspect d'un lavis. Quelque chose de tremblé. Beaucoup d'eau et peu d'encre. Il faudra attendre un an pour que ce tableau soit achevé. Je tenais, cependant, à le présenter car il fait partie de la collection de mon atelier.

L'embarquement pour s'y taire

C'est un ensemble d'interrogations, qui sautent les unes sur les autres, qui s'éclaboussent, en cascades. Voilà pour le fond. Au premier plan : un lac aux eaux sombres et une barque.

Interrogations parce qu'ayant été attentif, au gré des déplacements, à l'étranger et à l'étrange, on garde un oeil neuf, jamais habitué. On demeure attentif au plus près des choses et en même temps de soi. On s'aperçoit, un beau matin, ou plutôt un triste soir, que l'on est un peu un déplacé, ici, de retour en France. On s'interroge, on cherche le vent et l'on découvre que l'on est un clochard des tropiques vêtu d'un habit pas possible et habité d'envies contradictoires. Moi qui aime la mer enfin, la mer vue de la côte, le contact entre la pierre et l'eau, le passage, je n'ai été qu'un terrien : du riz au mil, du mil au café ; du centre de Madagascar à Ouagadougou. Au Mexique, il est vrai, la mer n'était pas loin mais c'était aussi la montagne dans la pluie. Et puisque je sors d'un exposé classique pour entrer dans les décors, parlons-en. Une fois revenu en France, je ne comprends plus les campagnes qui m'entourent, je n'ai pas suivi leur évolution. Les ai-je comprises un jour ? Je n'ai jamais été armé pour leur étude. Je les regarde, les trouve belles mais que puis-je en dire ?

Si je tentais de résumer la série des déplacements (les tableaux), je proposerais ceci.

Après l'étape n° 1 : la joie de la découverte, l'essai, une sorte de confirmation de ses capacités ; après l'étape n° 2 : l'attention soutenue, la volonté de bien comprendre une situation critique ; après l'étape n° 3 : réflexion sur des paysages insaisissables et, avec l'étape actuelle : l'interrogation tous azimuts à propos de l'ensemble africain, je suis saisi

par le doute quant à l'emploi que j'ai fait durant vingt ans d'une série de concepts et de méthodes.

Par exemple, à propos de sédentarité/mobilité, qui est sédentaire, qui est mobile ? A propos de l'économie marchande et de l'économie paysanne, l'une et l'autre représentent quoi par rapport au progrès ? Quelle est l'échelle d'observation la plus pertinente pour rendre compte de l'objet étudié ? Cela fait longtemps que je la cherche. Quant aux effets des fortes densités, qui peut en parler sciemment ? Ce qui est dit à propos d'ici n'est plus valable là-bas. Le comparatif est-il une bonne méthode ? Le cumul d'expériences permet-il la synthèse ? Je ne crois pas. Or, de tout cela, chacun de nous parle chaque jour. Sans réponses. Autre question : ce dont nous parlons, entre nous, dans notre sphère de spécialistes, passe-t-il à d'autres sphères ? C'est le sujet de la communication, du passage à l'extérieur, de la transmission des connaissances. A cet égard, et pour commencer, l'ORSTOM c'est quoi ? Si je dis je suis de l'Université, ou du CNRS, ou encore de l'INSEE, ça va ! Mon interlocuteur comprend. Mais, à l'ORSTOM, nous ne donnons pas dans le spectaculaire, nous travaillons longtemps sur des sites réduits et les connaissances données ne sont pas généralisables. Le « Développement » ne prend en compte que le « macro » ou ce que nous appelons curieusement entre géographes : la petite échelle. Dans ces conditions, faut-il continuer la multiplication des expériences, hormis le plaisir que l'on peut y prendre ?

Je suis en droit de me poser ces questions et mille autres encore. C'est même mon devoir car je suis payé pour cela. J'ai cette chance inouïe d'avoir le statut social de chercheur dans le Monde où plein de jeunes cherchent du travail et m'envient. Ce qui me gêne précisément c'est de continuer à chercher et à chercher encore, à n'être sûr de rien alors même, qu'ayant une expérience du métier, il m'est demandé de prendre la parole au nom des autres, de les représenter, de dire ce qu'est la géographie. Une fois dit que c'est une certaine manière de voir les choses, est-on plus avancé ?

F. Braudel a écrit un jour ceci :

« Les sciences de l'homme seraient autant d'observatoires, avec leurs vues particulières, leurs croquis perspectifs différents, leurs couleurs, leurs chroniques. Par malheur, les fragments de paysage que chacune découpe ne sont pas jointifs, ne s'appellent pas l'un l'autre, comme les cubes d'un puzzle enfantin qui réclament une image d'ensemble. Chaque fois, d'un observatoire à l'autre, l'homme apparaît différent » (Ecrits sur l'Histoire, 1960).

A l'heure présente, je me passionne davantage pour le temps passé, pour l'archéologie des paysages, pour les couches de signes anciens qu'ils contiennent que pour le temps futur, celui du développement, à propos duquel j'ai déjà dit quelques mots. Alors, au gré du flot, le flot des questions, j'ai vraiment envie de m'embarquer pour m'y taire. Je sais que l'on ne me laissera pas. Mais j'ai le droit de rêver aussi. Rêver que le Monde pourrait bien se passer de moi. Il a commencé avant. Il continuera après. Il est là même quand je ne le regarde pas, même quand il n'y a plus aucune connivence entre lui et moi, quand je suis fatigué des différences. Regarder toujours d'un oeil neuf ce que l'on ne saisit jamais dans sa complexité, dans sa réalité, épuise.

« Trop de milieux divers nuisent au sensible
Qui s'adapte.
Il était une fois un caméléon.
Son maître
Pour lui tenir chaud
Le déposa sur un plaid écossais bariolé.
Le caméléon mourut de fatigue. »
J. Cocteau, Potomac.

Pour terminer sérieusement, j'ai envie de dire de ne pas se prendre au sérieux, de ne pas être l'homme de la situation. Et ce dernier tableau n'est que clins d'oeil. Pour l'essentiel disons qu'il y a tant et tant de livres qui sortent chaque mois que, si je veux continuer à produire dans ma société de production, il faut alors que je sois persuadé de la valeur de ce que j'écris. Que le livre ou l'article dont je suis l'auteur soit à mes yeux un pamplemousse de belle couleur, riche d'arôme, au milieu d'un tas de pommes de terre. Je n'y crois pas.

« Dès le moment où on écrit, on occupe l'espace. On est comme le rossignol qui chante et couvre de sa voix sa niche écologique. Alors, il faudrait peut-être travailler et faire silence. »

M. Serres, *Le Monde*, 10 mai 1981.

Voilà pour aujourd'hui. La visite est terminée.